

Lhumour de Socrate: l'ironie

Il passe toute sa vie eirôneuomenos et plaisantant avec les gens.

(Banquet, 216^e)

Rhétorique à Alexandre (4^{ème} siècle av. J.-C.)

L'eirôneia est le fait de dire quelque chose tout en faisant semblant ne pas le dire; ou bien le fait de nommer les choses d'une façon opposée à leur réalité.

Cicéron (De Oratore 2.67):

Il est aussi une feinte raffinée qui consiste à dire tout autre chose que ce qu'on comprend (...) Le charme et la politesse de Socrate dans ce genre d'ironie et de dissimulation étaient, à mon avis, insurpassables. C'est une façon très élégante, qui s'agrémente même de sérieux.

Urbana etiam dissimulatio est, cum alia dicuntur ac sentias (...) Socratem opinor in hac ironia dissimulantiaque longe lepore et humanitate omnibus praestitisse. Genus est perelegans et cum gravitate salsum

Quintilien :

«Il faut entendre le contraire de ce qui est dit
» (contrarium ei quod dicitur intelligendum est)

Aristote :

« l'eirôneia convient davantage à l'homme libre que la bouffonnerie, car l'un fait rire pour lui-même, tandis que le bouffon faire rire autrui (*Rhét.* III 18, 1419b8-10).

Xénophon, Mém., IV, IV, 9 :

«En voilà assez de ta façon de te moquer des autres, en questionnant et réfutant tout le monde, sans jamais accepter de rendre compte de quoi que ce soit à personne en exposant ton opinion. »

Thrasymaque (Rep. (337a))

« Par Héraclès, voilà bien la feinte ordinaire de Socrate! Je le savais moi, et j'avais prédit à la compagnie que tu refuserais de répondre, que tu feindrais l'ignorance et que tu ferais tout, plutôt que de répondre, si on te posait la question. »

C'est précisément cette enquête, Athéniens, qui m'a valu des inimitiés si nombreuses qui présentaient une virulence et une gravité d'une telle importance qu'elles ont suscité maintes calomnies et m'ont valu de me voir attribuer ce nom, celui de « savant ». Chaque fois, c'est la même chose : ceux qui assistent à la discussion s'imaginent en effet que je suis moi-même savant dans les matières où je mets mon interlocuteur à l'épreuve. Mais, citoyens, il y a bien des chances pour que le vrai savant ce soit le dieu et que, par cet oracle, il ait voulu dire la chose suivante : le savoir que possède l'homme présente peu de valeur, et peut-être même aucune.

Qui plus est, c'est spontanément que s'attachent à moi les jeunes gens qui ont le plus de loisirs et qui appartiennent aux familles les plus riches, pour le plaisir d'entendre les gens que je suis en train de réfuter, et c'est de leur propre chef que souvent ils se prennent à m'imiter et que, à leur tour, ils s'essaient à éprouver d'autres personnes. Inutile d'ajouter, j'imagine, qu'ils trouvent à foison des gens qui s'imaginent savoir quelque chose, mais qui ne savent que très peu de choses ou même rien. Il s'ensuit que c'est contre moi et non contre eux que se mettent en colère ceux que ces jeunes gens soumettent à réfutation, et qu'ils répandent la rumeur qu'il y a un certain Socrate, un sale type, qui corrompt les jeunes gens.

Mais peut-être y aura-t-il quelqu'un pour dire : « Tu ne pourrais donc pas, Socrate, une fois que tu nous auras débarrassés de ta présence, vivre en te tenant tranquille, sans discourir ? » Ma réponse serait encore plus difficile à faire admettre à certains d'entre vous. Vous ne me croirez pas et vous penserez que je pratique l'ironie si, en effet, je vous réponds que ce serait là désobéir au dieu et que, pour cette raison, il m'est impossible de me tenir tranquille. Et si j'ajoute que, pour un homme, le bien le plus grand c'est de s'entretenir tous les jours de la vertu et de tout ce dont vous m'entendez discuter, lorsque je soumets les autres et moi-même à cet examen, et que je vais jusqu'à dire qu'une vie à laquelle cet examen ferait défaut ne mériterait pas d'être vécue, je vous convaincrain encore moins

Vous observez en effet qu'un penchant amoureux mène Socrate vers les beaux garçons : il ne cesse de tourner autour d'eux, il est troublé par eux. D'un autre côté, il ignore tout et il ne sait rien, c'est du moins l'air qu'il se donne. N'est-ce point là un trait qui l'apparente au silène ? Oui, tout à fait, car l'enveloppe extérieure du personnage s'apparente à celle d'un silène sculpté. Mais, à l'intérieur, une fois que le silène sculpté a été ouvert, avez-vous une idée de toute la modération dont il regorge, messieurs les convives ? Laissez-moi vous le dire : que le garçon soit beau, cela ne l'intéresse en rien, et même il a un mépris inimaginable pour cela, tout comme il méprise le fait que le garçon soit riche ou qu'il possède quelque avantage jugé enviable par le grand nombre. Pour lui, tous ces biens n'ont aucune valeur, et nous ne sommes rien à ses yeux, je vous l'assure. Il passe toute sa vie à faire le naïf et à plaisanter avec les gens.
(Banquet, 216d-e)

Après m'avoir écouté, celui-là me répond, de manière tout à fait ironique et dans ce style qui lui est si habituel (mala eirônîkôs kai sphodra heautou eiôtôs) : « Mon cher Alcibiade ! Il y a des chances pour qu'en réalité tu ne sois pas idiot, à supposer que ce que tu dis de moi est vrai et si j'ai quelque pouvoir de te rendre meilleur. Tu vois assurément en moi une beauté extraordinaire (amêchanon kallos), totalement différente de la belle complexion corporelle (eumorphia) qui est la tienne. Si pour l'avoir entre- vue, tu veux que nous mettions les choses en commun et que nous échangions beauté contre beauté, le profit que tu comptes faire à mes dépens n'est pas mince. Tu essaies d'obtenir une vraie beauté au prix de son apparence ; tu songes, en réalité, à obtenir de l'or contre du cuivre. Mais, heureux homme !, regarde mieux et rends-toi compte que je ne suis rien. La vision de l'esprit, je t'assure, ne commence à être pénétrante quand lorsque celle des yeux commence à perdre de son acuité – et tu en es encore assez loin ! » (218d-219a).

Banquet, début :

- Apollodore : J'estime n'être pas trop mal préparé à vous raconter ce que vous avez envie de savoir. L'autre jour en effet, je venais de Phalère qui est mon dème et je montais vers la ville. Alors, un homme que je connaissais et qui marchait derrière moi m'aperçut, et se mit à m'appeler de loin, sur le ton de la plaisanterie.
- Glaucon : Eh, l'homme de Phalère, toi Apollodore, tu ne veux pas m'attendre !

Socrate : Ce serait une bonne chose, Agathon, si le savoir était de nature à s'écouler du plus plein au plus vide, dès lors que nous serions nous deux au contact l'un de l'autre : ainsi l'eau s'écoule, par l'intermédiaire du brin de laine, de la coupe la plus pleine à la coupe la plus vide. S'il en est ainsi du savoir, j'attache un grand prix à me trouver à tes côtés, car j'imagine qu'un grand et beau savoir, venu de toi, va m'emplir. Mon savoir à moi est assurément médiocre et même douteux comme un songe, tandis que le tien est éclatant et promis à un bel avenir, lui qui a brillé si vivement en toi dès ta jeunesse et s'est manifesté avant hier devant plus de trente mille Grecs qui en furent les témoins

Agathon : « Tu es un moqueur, Socrate » / « Tu te fous de moi, Socrate ! » (hubristês ei)